

A l'école

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **46 (1908)**

Heft 5

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-204819>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

on frère que demore ao bet dau lé, pè Dzenèva. M'eimportà se vè pas lo trovà, rein que po pouà montà su clli train d'infè.

Dan, mon Metsottet quand sè fut bin revou, avouè sè choqe à bolte, sa zaqua de la de-meindze su son gilet à mandze, sè tsausse de militéro iò l'è que l'avai doutà la raie rodze, son bounet à moutset avouè son tsapí dessus, ie s'embreye contre Lozena. Quand l'è que fù arrevà pè la Crâi-Bliantze, ie devance on certain Botsard de Cossalle que lè cougnessâi tote que lè boune.

— Iò allà-vo ? que fâ dinse à Metsottet.

— A Dzenèva, que repond l'autro, trovà mon frère. Mâ ie vè pas à pî ; iè einvyà de preindre lo tsemin de fè, quand bin lâi su jamé z'u.

— Ouah ! vo lâi fte jamé z'u ? lâi dit Botsard que lâi ein voliàve djuvî de iena.

— Bin su que na. Dite-vâi, vo que z'ai l'air on bocon commi-voyageu, cein cote-te tchè ?

— Va vo cotà onna pice. Mâ, se vo voliâi, vo vu dere quemet faut fère po rein payî. Allà pî à la bornatse iò on preind lè beliet, vo z'ein demandâ ion pò Dzenèva et vo farâi trâi iâdzo : « Psst ! psst ! psst ! » ein passant voutron dà dèso voutron nâ. Adan, voliant vo preindre po on fra-maçon et diabe lo balse que vo z'arâi à payî.

Metsottet ètâi tot conteint. Ie paye quartetta à Botsard, lo remache oncora on coup et mode po la gâra.

L'arreve lé vè la petita bornatse iò lâi ètâi écrit dessus : « Morges, Niolle, Rond, Genève », et ie fâ dinse à l'homme que veindâi lè beliet : — Baillî mè vâi onna petità carta po alla à Dzenèva.

— A te que. L'è quatro francs.

— Quatro francs. Psst ! que fâ Metsottet ein sè passant son dà dèso lo nâ quemet Botsard lâi avâi de.

— Oi, quatro francs !

— Psst ! fâ oncora on coup Metsottet avouè lo dà.

— Lâi a pas de psst que tigne. Voliâi-vo baillî lè quatro francs, oi ao bin na ?

— Psst !

Adan l'homme lâi cliou la bornatse.

— Tè rondzâi la quinna, sè peinsave Metsottei, prau su que clli corps ne cougnâi pas cein. Mè faut mî vito payî po avâi la paix.

Lo dzo d'apri, Metsottet ètâi revegnâi de Dzenèva et remontâve pè lo *Refuge* quand reincontre oncora clli tsancro de Botsard.

— Eh bin ! que lâi fâ stisse, è-te bin z'u l'afère.

— Bin su que na, n'ant rein voliu oùre. Iè portant fè trâi iâdzo : « Psst ! » avouè mon dà dèso lo nâ.

— Ma, quâisi-vo ! et vo dite que n'ant pas com-

prâ, dite-mè vâi, avouè quinna man âi-vo fé : « Psst ! »

— Avouè la man drâte.

— Ao bin ! su pas mau l'ébahia que n'assant pas comprâ : bâogra de taborniau, l'è avouè la gautse que faillâi fère ! MARC A LOUIS.

Le vrai moyen. — Il circule en ce moment quantité de fausses pièces.

— Il faudrait, dit quelqu'un, trouver le moyen de les reconnaître.

— Le moyen ? Il est bien simple. Vous commencez par recevoir toutes les pièces qu'on vous donne, puis vous faites des achats et vous payez avec ces pièces.

— Eh bien ?...

— Eh bien, parbleu, toutes celles qu'on vous refusera sont mauvaises.

La maladie à la mode. — Deux dames se rencontrent dans la rue.

— D'où venez-vous ?

— De chez mon docteur. Il m'a bien examinée et m'a dit : « Vous n'avez rien du tout. » Et puis il m'a remis cette ordonnance que je vais faire préparer à la pharmacie.

Les annonces. — Cueilli dans un de nos journaux :

« On demande toutes espèces de raccommodages, hommes et femmes, s'adresser, etc. »

CAFÉTERIE !

Nos bons confédérés de la Suisse allemande ont la manie d'employer une quantité de mots français, de donner une tournure française à nombre de leurs vocables ; ils vont même jusqu'à forger de nouveaux mots de la langue qui, si nous n'y veillons, ne sera bientôt plus la langue de Voltaire. Bien qu'ils aient plus d'un terme pour désigner ce que nous nommons un restaurant, ils l'appellent *Restauration*, et, chose affligeante, leur exemple est suivi par nombre de restaurateurs de la Suisse romande !

Aujourd'hui, nos amis de Bienne ont trouvé mieux encore. Leur journal *Schweizer Handels Courier* insère l'annonce d'un cafetier énumérant les spécialités — punch, grogs, moka, mélange viennois, etc. — de sa *Cafétérie !* Cafétérie pour café ! comme on dit chapellerie ou cordonnerie ! le brave homme trouve la chose toute naturelle. Laissons-le dans son erreur, mais que les cafetiers de chez nous se gardent d'y tomber, s'ils ne veulent pas être boycottés par ceux qui souffrent, comme d'une blessure, de la mutilation de leur langue maternelle !

pas deviné plus tôt tout ce que le cœur de sa nièce lui offrait d'incomparables trésors, combien cette petite était isolée et pauvre dans sa richesse...

Quel étonnement quand on le vit arriver chez Mme de Berghes le mardi au lieu du dimanche ; il venait demander à sa sœur l'autorisation de donner quelques leçons à Nini, deux, trois fois par semaine. La fillette viendrait chez lui, et il la ramènerait lui-même à la maison, la leçon terminée.

L'autorisation fut accordée, et alors commença pour les deux amis une vie délicieuse, qu'on ne saurait raconter. La vieille bibliothèque s'était transformée à l'apparition de l'enfant, et la pendule, mise en mouvement par un doigt invisible, disait de sa voix joyeuse les heures envolées.

La surprise redoubla dans la ville, quand on vit le grave professeur profiter d'un matin de printemps pour se promener avec une petite fille, qu'il tenait par la main. Un indiscret qui les suivit aperçut le juriste qui franchissait d'un bond un fossé et s'escriyait dans une haie à atteindre avec sa canne une branche d'églantier.

C'était pour tous deux une série de découvertes qui les enchantèrent. Il n'avait plus écouté, le vieux Cladius, depuis quarante années, les mille voix de

Passé-temps de quinzaine.

Le mot de notre dernière charade est *cerf-volant*. Seulement sept réponses justes : celles de MM. Perrochon, Chexbres ; C. Reuteler, Lausanne ; E. Dupperret, Vuflens-le-Château ; Eugenio et Cie, Yvonnand ; Burlat, cafetier, Orzens ; M^{mes} M. de Kænèl, Tavel s. Clarens ; Marie Lachenal, Genève.

La prime est échue à M. C. Reuteler, contrôle des postes, Lausanne.

*

Mot en losange.

Il faut, lecteur, pour faire ce losange :

- Une lettre d'abord qu'on trouve dans *docteur* Ainsi que dans *archange*.
- Ce dont souvent un fort de la halle est porteur. — Un idolâtre. — Une boutade.
- Une femme frivole aimant à babiller.
- A Marathon, ce que rendit Miltiade.
- Le salpêtre, à coup sûr. — La saison, camarade, Agréable aux baigneurs. — Enfin pour désillier Tes yeux, je suis dans l'Iliade.

Prime : 1 vol. *Causeries du Conteur* (illustré) et 1 vol. *Au bon vieux temps des diligences*, par L. Monnet.

Les abonnés ont seuls droit au tirage au sort pour la prime.

Pianiste et auditeur. — Un pianiste qui paraît un concert dit à quelqu'un :

— Ah ! mon cher, vous ne savez pas ce que c'est dur de donner un concert !

— Et de l'écouter, donc !

A l'école. — *Le maître* : Que firent les Israélites, lorsqu'ils eurent passé la mer Rouge ?

Un élève : Ils se séchèrent.

Au Théâtre, nous aurons demain, dimanche, deux représentations qui feront salle comble. En matinée, *Les deux gosses*, de Decourcelles ; le soir, *Une cause célèbre*, un drame très poignant de Dennery et Cormon, qui ne nous a pas été donné depuis longtemps.

Mardi, par la tournée Baret, *Les âmes ennemies*, de Paul Loyson, une pièce fort intéressante.

Enfin, jeudi, la spirituelle comédie de Pailleron, *Le monde où l'on s'ennuie*.

*

La série a commencé ; quand finira-t-elle ? Ah ! ça, difficile à dire. Peut-être dans un mois, peut-être dans deux. C'est de la revue du *Kursaal* que nous parlons, de *Faut pas s'y fier !* On l'a dit, on le répète chaque jour ; c'est le succès, un vrai succès. Les yeux, comme toujours dans ce genre de spectacle, ont la plus belle part. Costumes gracieux, riches même et très variés, décors charmants et originaux, minois troublants, couplets allègrement tournés — un peu trop timides, peut-être — musique entraînante, n'est-ce pas là tous les éléments de succès d'une vraie revue ? Aussi le *Kursaal* ne désemplit pas. Ce veinard de M. Tapie !

Demain, dimanche, matinée et soirée.

la nature, et il s'associait aux naïfs étonnements de son élève bien-aimée. Celle-ci faisait son éducation, et celui-là la recommençait...

Un beau jour, il donna sa démission de professeur, il n'avait plus le temps de s'occuper de droit... Sa porte, l'après-midi, était rigoureusement fermée ; et l'on disait qu'il voulait bien encore s'intéresser à quelques étudiants pauvres, et leur faciliter leurs études...

IV

Nini s'épanouissait à vue d'œil ; la frêle enfant se développait à ce souffle d'affection ; sa mère, toujours plus occupée par ses œuvres charitables, la laissait volontiers aller chez M. Cladius, et on lui cachait avec soin les escapades dans la campagne, qu'elle aurait trouvées, ainsi que miss Steable, bien peu compatibles avec ses principes d'éducation.

Bref tout marchait pour le mieux, lorsque Nini reçut pour la première fois une invitation à un bal.

(A suivre.)

R. de... J. de... M. de... Victor Favrat

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.

lait d'un profond engourdissement. Il contempla d'un air étonné les grands in-folio de la bibliothèque, le *Corpus juris* entr'ouvert sur sa table, et se demanda si c'était bien lui qui depuis des années vivait ainsi loin de la nature, loin du soleil, loin de ses semblables dans une égoïste solitude. Il se rappela qu'enfant, il jouait dans cette même chambre, et que son père contemplant ses ébats d'un œil indulgent. L'air lui paraissait étouffant ; il ouvrit la fenêtre à grand-peine ; il y avait si longtemps qu'elle n'avait pas été ouverte ainsi, toute grande !

Et comme si ce spectacle se présentait pour la première fois à ses regards, le vieux savant resta les yeux fixés sur l'immensité sereine et étoilée. — Une cloche sonna lentement une heure. — Les vibrations se prolongeaient dans le silence de la nuit. M. Cladius sentit une larme glisser sur sa joue : devenait-il fou ? Son cœur comprimé pendant des années se reprenait à battre... Un immense désir, une soif intense d'activité, de sympathie, de dévouement, bouillonnait en lui.

L'âme du vieillard s'était réveillée au contact de l'âme de l'enfant.

Et maintenant il se demandait comment il avait pu vivre si longtemps inutile, comment il n'avait